Le recours à la petite Thérèse face à la catastrophe : Georges Bernanos, Zinaïda Hippius

FLORENCE CORRADO-KAZANSKI

La question de l'actualisation de la sainteté invite à réfléchir aux modes de présence des saints dans la société, notamment à travers les discours politiques, moraux, littéraires. Dans le contexte littéraire, la question de la sainteté « en acte » rejoindrait celle de l'« efficacité spirituelle[1] » d'une œuvre, pour reprendre l'expression d'Éric Benoît concernant l'œuvre de Bernanos (1888-1848). La figure de sainte Thérèse de Lisieux (1873-1897), ou sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus de la Sainte Face[2], canonisée le 17 mai 1925, traverse en effet toute la production romanesque de Bernanos : Chantal de Clergerie, dans *la Joie* (1929), ou le curé d'Ambricourt, dans le *Journal d'un curé de campagne* (1936)[3], incarnent chacun à leur manière l'esprit d'enfance de celle que

1. Éric Benoît, *Bernanos, Littérature et théologie*, Paris, Cerf, 2013, p. 39.

2. Nom qu'elle prend le 8 septembre 1890, lorsqu'elle prononce ses vœux définitifs de carmélite. https://archives.carmeldelisieux.fr/la-vie-de-sainte-therese-de-lisieux/sainte-therese-de-lisieux/, consulté le 30 juillet 2023.

3. L'esprit d'enfance et la spiritualité thérésienne dans l'œuvre romanesque de Bernanos ont été largement étudiés. Citons en particulier : Yves Bridel, *L'esprit d'enfance dans l'œuvre romanesque de Georges Bernanos*, Paris, Minard, 1966 ; Marie Frances Catherine Dorschell, *Georges Bernanos' Debt to Thérèse de Lisieux*,

Slavica Occitania, Toulouse, 61, 2025, p. 331-357.

l'on nomme « la petite Thérèse[4] ». Mais nous voudrions ici aborder l'essai de Bernanos *Les Grands Cimetières sous la lune* (1938), qui ne propose pas une incarnation romanesque de la spiritualité thérésienne de l'enfance, mais qui, précisément, recourt à la figure de sainte Thérèse de Lisieux face à l'évocation de la Terreur franquiste dont il est témoin sur l'île de Majorque. Moins évidente est la présence de Thérèse dans les écrits de Zinaïda Hippius (1869-1945), penseur et poète russe émigrée à Paris en 1920, mais elle rejoint justement, semble-t-il, la question du recours à la figure de sainte Thérèse face à la catastrophe que constitue la révolution bolchevique, qui, pour Hippius (comme pour toute une part de l'intelligentsia russe), porte la marque de l'Antéchrist. Ainsi, en 1929, à l'occasion de la proclamation par le pape Pie XI de sainte Thérèse de Lisieux, Protectrice de la Russie, Hippius consacre-t-elle un article à sainte Thérèse, intitulé « La Bien-aimée[5] », publié dans la revue polonaise *Za svobodu!* (*Pour la liberté !*), dont le titre peut déjà indiquer la perspective de libération spirituelle esquissée par le recours à la figure de sainte Thérèse. Elle lui consacre en outre plusieurs poèmes, qui lui sont en majorité adressés[6]. Notre choix de mettre en regard ces textes de Bernanos et de Hippius, de genres divers, mais qui, chacun à sa manière, « actualise » la sainteté de Thérèse, a en outre été motivé par la commune situation

---

Lewiston – Queenston – Lampeter, Mellen University Press, 1996 ; Guy Gaucher, *Tout est grâce*, Paris, Cerf, 2009.

4. « On lui demandait sous quel nom nous devrions la prier quand elle serait au Ciel : "Vous m'appellerez petite Thérèse", répondit-elle humblement. ». Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, *Conseils et souvenirs*, recueillis et présentés par sœur Geneviève de la Sainte-Face, Paris, Cerf, 1973. Pour l'étude des textes thérésiens et de ses paroles, je renvoie à la présentation de Claude Langlois sur le site des archives du Carmel de Lisieux : https://archives.carmeldelisieux.fr/oeuvres-de-therese/dernieres-paroles-de-therese/les-dernieres-paroles-de-therese-sont-elles-de-therese/#6-un-siecle-dune-histoire-mouvementee, consulté le 24 juillet 2023.

5. Zinaida Gippius, « Ljubimaja », *Za svobodu!,* Varsovie, 1929, 26 mai, № 2768, publié dans Zinaida Gippius, *Čego ne bylo i čto bylo. Neizvestnaja proza (1926-1930)*, SPb., ooo Izdatel'stvo « Rostok », 2002, http://az.lib.ru/g/gippius_z_n/text_1929_lubimaya.shtml, consulté le 24 juillet 2023.

6. Les poèmes de Hippius consacrés à sainte Thérèse ont fait, entre autres, l'objet de l'article « Les Merejkovski et la petite Thérèse », in O. Blinova, V. Feuillebois & D. Sinichkina (éd.), *Zinaïda Guippius et Dmitri Mérehkovski, deux intellectuels russes face à l'Europe, Slavica Occitania*, 54, 2022, p. 69-90.

d'exterritorialité, ou d'extériorité des deux auteurs : à l'exil de Zinaïda Hippius, qui a quitté la Russie bolchevique, répond l'installation de Bernanos aux Baléares d'octobre 1934 à mars 1937 – période d'intense création littéraire[7], marquée par des écrits de combat, où il rompt avec les milieux politiques français de droite à cause de leur collusion avec la montée des fascismes en Europe. Cette situation d'extériorité serait peut-être à mettre en relation avec le mouvement de liberté spirituelle qu'incarne le recours à la figure de Thérèse ; elle soulignerait de manière paradoxale le souci de préservation de l'intimité, dont l'urgence s'accroît aux temps des catastrophes.

Par ailleurs, cette actualisation de la sainteté de Thérèse, dans *les Grands Cimetières sous la lune* ainsi que dans les écrits de Zinaïda Hippius, rencontre une autre actualisation, dans les sciences humaines contemporaines cette fois : celle de la « psychothérapie de l'avant », « nommée ainsi pendant la Grande Guerre par des psychiatres et analystes en première ligne dans les hôpitaux militaires en Europe et aux États-Unis[8] ». C'est cette « psychothérapie de l'avant » que Françoise Davoine présente sous la forme d'une enquête qui allie recherche littéraire, témoignages et histoire de la psychanalyse, et qui s'intitule *Voix du soin en contexte traumatique*. Or son étude est placée sous le signe de « cette instance féminine […] qui est à l'œuvre lorsque la loi des hommes s'écroule[9] », lorsque s'effondre ce qui devait garantir la parole humaine. Cette instance féminine est dite « folie », c'est-à-dire intelligence paradoxale, hors *logos*, compris comme articulation de parole et de pensée – elle pourrait aussi être dite « mystique », et alors s'incarner dans la figure de la petite Thérèse, appelée « la petite sœur des tranchées », « la Sainte des Poilus[10] »… Faute de dire ce qui ne peut se dire, se tourner vers la « petite Thérèse » serait une manière de « te-

7. Je renvoie ici au recueil *Bernanos. Le spirituel et le temporel. Les Grands Cimetières sous la lune, études bernanosiennes 13, Revue des Lettres modernes*, 290-297, 1972 (2) et à l'avant-propos de Michel Estève, p. 3-4.

8. Françoise Davoine, *Voix du soin en contexte traumatique*, Paris, PUF, 2021, p. 8.

9. *Ibid.*, p. 11.

10. Anthony Feneuil, « Thérèse de Lisieux : nouvelle Jeanne d'Arc ou " Sainte des poilus " ? », in Dominique de Courcelles (éd.), *La mystique face aux guerres mondiales*, Paris, PUF, 2010, p. 69-86. https://www-cairn-info.ezproxy.u-bordeaux-montaigne.fr/la-mystique-face-aux-guerres-mondiales--9782130578055-page-69.htm, consulté le 21 juillet 2023.

nir » face à la « Grande Guerre » : « Tenir est un mot de la Grande Guerre, rappelle Stéphane Audoin-Rouzeau, sans savoir comment cela va se terminer. On espère seulement que cela sera pour bientôt[11] ».

C'est donc dans une démarche interdisciplinaire que cette étude cherche à interroger l'actualisation de la figure de sainte Thérèse de Lisieux dans différents contextes de catastrophes historiques de la première moitié du xx^e^ siècle (Première Guerre mondiale, Révolution bolchevique, Terreur franquiste). Elle propose de « tresser » deux voix d'auteur et autrice, qui se font entendre dans des textes ou ensembles de textes aux genres hybrides : témoignage littéraire, essai politique et spirituel pour *Les Grands Cimetières sous la lune* de Georges Bernanos, article de presse et poème mystique de Zinaïda Hippius, tout en suivant le fil d'une troisième voix, *Voix du soin en contexte traumatique* de Françoise Davoine, qui elle-même convoque des savoirs disciplinaires variés : sociologie, littérature, psychanalyse. Il s'agira en particulier de mettre à jour l'actualité missionnaire et prophétique de sainte Thérèse, tout en posant la question de l'efficacité esthétique, spirituelle, voire thérapeutique, de l'esprit d'enfance et de son langage. Cette démarche interdisciplinaire, visant à éclairer le recours à la figure féminine de Thérèse en contexte traumatique, aurait ainsi également pour enjeu de contribuer à penser les interférences entre le champ du littéraire et celui du soin, à partir de la question de l'éthique de la parole.

L'actualité missionnaire. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, protectrice de la Russie : l'article « *Ljubimaja* » de Zinaïda Hippius

Le journal *Za svobodu!* (*Pour la Liberté !*), dans lequel Zinaïda Hippius publie le 26 mai 1929 son article consacré à sainte Thérèse de Lisieux, est un quotidien littéraire, politique et social de l'émigration russe édité à Varsovie de 1920 à 1930[12]. Nikolaï Bogomolov présente le journal, à la fin des années 1920, comme une publication idéologique, sans poids politique[13]. Il indique aussi qu'à cette même période,

11. Cité par Françoise Davoine, *Voix du soin...*, *op. cit.*, p. 9.

12. D'abord sous le titre *Svoboda* (1020-1921). Je renvoie au catalogue des périodiques de l'émigration russe en ligne : http://www.emigrantica.ru/item/za-svobodu-varshava-19201932, consulté le 25 juillet 2023.

13. N. A. Bogomolov, « Russkaja gazeta v Pol'še: Literatura i politika », in Fiona Björling (éd.), *Words, Deeds and Values: The Intelligentsia in Russia and Poland during the Nineteenth and Twentieth Centuries*, Lund, Center for Languages and Lite-

la plus grande attention y était apportée aux manifestations de la terreur en URSS. L'article de Zinaïda Hippius, qui prend pour point de départ la prière de l'Église catholique pour la Russie, se situe en quelque sorte dans la même perspective.

Le titre de son article, « La bien-aimée », est au premier abord énigmatique ; il suggère seulement un portrait féminin élogieux, sans qu'il soit possible de déterminer de quel amour – sensuel, spirituel – il est question, et laisse également ambigu un nom sans pronom possessif explicite : ni le sujet, ni l'objet de l'amour n'est précisé. C'est que justement, il sera question d'amour humain et divin, personnel et universel. « La bien-aimée » désigne Thérèse de l'Enfant Jésus, bien-aimée de Dieu, bien-aimée de l'autrice et de tous, comme l'indique la phrase introductive : « Я пишу о ней, потому что, как все, тоже люблю ее, и потому что ныне ей... "поручена Россия"[14] » (« J'écris sur elle parce que, comme tout le monde, moi aussi je l'aime, et parce que maintenant c'est à elle… qu'est "confiée la Russie" »). Par le dépouillement de cette première phrase, Zinaïda Hippius dit « je », engageant sa voix dans ce qu'elle énonce, déclare simplement son amour, et montre que cet amour, qui la relie personnellement à une figure féminine bien-aimée, est partagé par la multitude, mais encore que cet amour la relie également à la Russie. L'énigme se dévoile déjà dans cette évocation d'une prière d'intercession pour la Russie, puis elle nomme enfin la « bien-aimée » : « Это – маленькая "Тереза Младенца Иисуса", теперь уже "святая". Наша современница, – она, кажется, последняя канонизированная святая[15] » (« C'est la petite "Thérèse de l'Enfant Jésus", déjà sainte maintenant. Elle est notre contemporaine, et je crois, la dernière sainte canonisée »). Là encore, elle la nomme progressivement, en commençant par l'adjectif « petite », et en terminant par « sainte », suggérant par là que ce qui la définit avant tout est bien la petitesse, l'humilité, la fragilité, à l'image de l'Enfant Jésus, nom que Thérèse a choisi au Carmel, et suggérant que c'est la petitesse qui l'a menée à la sainteté. Dans cette simple manière de nommer sa « bien-

rature, 2005, p. 217-228. (*Slavica Lundensia*, 22) https://journals.lub.lu.se/sl/article/view/10116/8534, consulté le 25 juillet 2023.

14. Zinaida Gippius, « Ljubimaja », art. cit.

15. *Ibid.*

aimée », Zinaïda Hippius fait déjà œuvre théologique[16], et décrit la « petite voie » thérésienne de la sainteté…

Ce qui justifie l'écriture de son article, c'est donc à la fois l'amour qu'elle porte à Thérèse, sa canonisation toute récente, en 1925, et la prière pour la Russie qui est confiée à son intercession, en 1929. En effet, tout le début du XXe siècle est marqué par une grande dévotion populaire à sœur Thérèse, devenue sainte Thérèse de Lisieux, liée notamment à la grande diffusion de l'*Histoire d'une âme,* publiée dès 1898. Cette reconnaissance ecclésiale de la sainteté de Thérèse, en 1925, qui peut être interprétée comme le signe de l'amour universel qui lui est porté, révèle aussi la dévotion personnelle que lui vouait le pape Pie XI, qui a fait d'elle la première sainte de son pontificat, et qu'il nommait « Ma petite sainte[17] ». En 1927, c'est lui qui la proclame copatronne des missions, conformément au désir missionnaire intime de Thérèse[18]. Et c'est dans ce contexte missionnaire, à la fois politique et spirituel, que Lisieux « capitale missionnaire », devient ensuite, à la fin des années 1920 un « sanctuaire pour la Russie[19] » : à l'intercession de sainte Thérèse est confiée la prière pour la conversion de la Russie.

16. Cette appellation de Thérèse qui est en même temps dévoilement de sa voie de sainteté pourrait être comparée à l'heureuse formule de Bernanos : *«* On pourrait dire qu'elle est devenue sainte en jouant aux saints avec l'Enfant Jésus, comme un petit garçon qui, à force de faire tourner un train mécanique, devient presque sans y penser, ingénieur des chemins de fer, ou même plus simplement chef de gare... », Georges Bernanos, *La Liberté, pour quoi faire ?*, Paris, Gallimard, 1953, p. 265.

17. Voir à ce sujet Chaline Nadine-Josette, « La spiritualité de Pie XI », *Achille Ratti pape Pie XI. Actes du colloque de Rome (15-18 mars 1989) organisé par l'École française de Rome en collaboration avec l'Université de Lille III - Greco n° 2 du CNRS*, l'Università degli studi di Milano, l'Università degli studi di Roma - « La Sapienza », la Biblioteca Ambrosiana, Rome, École Française de Rome, 1996, p. 159-170. (Publications de l'École française de Rome, 223) www.persee.fr/doc/efr_0223-5099_1996_act_223_1_5022, consulté le 25 juillet 2023.

18. Ce désir missionnaire par la prière, elle l'a initié de son vivant en établissant une relation spirituelle avec deux prêtres missionnaires, l'abbé Maurice Bellière et le père Adolphe Roulland. https://archives.carmeldelisieux.fr/correspondance/lettres-de-therese-par-destinataire/, consulté le 30 juillet 2023.

19. Claude Prudhomme, « Thérèse, patronne des missions, au service de l'indigénisation », *Histoire et missions chrétiennes*, vol. 15, 3, 2010, p. 111-132. https://www.cairn.info/revue-histoire-monde-et-cultures-religieuses1-2010-3-page-111.htm, consulté le 21 juillet 2023.

Laura Pettinaroli, dans son ouvrage *La Politique russe du Saint-Siège (1905-1939)*, cite un témoignage de la prière personnelle de Pie XI pour la Russie, lors d'une audience le 19 octobre 1927, et publié en 1929 par les *Orientalia Christiana*, revue de l'Institut pontifical oriental :

> Chaque jour […] Nous présentons la Russie à la sainte messe, tous ses prêtres, tous ses confesseurs de la foi, tous ses fidèles, les catholiques et ceux qui ne le sont pas. Ce n'est pas assez dire : Nous entrons avec Notre Seigneur à chaque messe dans la Russie. Chaque jour, Jésus y passe avec Nous, de Minsk à Vladivostok, de Tiflis à Solovki : Nous bénissons, prions, aimons, espérons ensemble et surtout Nous souffrons avec eux, avec tous[20].

L. Pettinaroli poursuit :

> Cette prière personnelle de Pie XI s'articule précocement sur la figure de Thérèse, la "petite sainte" de Pie XI qui est chargée de la protection du Séminaire pontifical russe dès 1923, et se voit également confier en 1929 l'ensemble de la Russie, notamment par l'indulgenciement [sic] d'une prière à Thérèse "pour les victimes de la persécution bolchevique" à l'été 1929, qui fut très largement diffusée notamment à l'occasion de la croisade de 1930[21].

Or, au début de son article, Zinaïda Hippius n'évoque pas les causes de la prière pour la Russie confiée à l'intercession de sainte Thérèse ; elle ne nomme ni les souffrances du peuple, ni les persécutions chrétiennes. Contrairement à Bernanos, témoin direct de la Terreur franquiste qui, dans *Les Grands Cimetières sous la lune*, cherche à donner une image de l'Histoire[22], Zinaïda Hippius, à l'orée de son texte, garde le silence. La catastrophe, pour reprendre le titre de notre étude, reste non dite, hors-champ. Dans son *incipit*, Zinaïda Hippius suggère presque imperceptiblement ce silence par les points de suspension qui précèdent l'annonce de « la remise de la Russie entre les mains de Thérèse », pour traduire au plus près son expression « ныне ей … "поручена Россия" ». Cet aujourd'hui de la prière, qui trouve à

20. Laura Pettinaroli, *La Politique russe du Saint-Siège (1905-1939)*, Rome, École française de Rome (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome 367), 2015, 937 p. https://books.openedition.org/efr/2986, consulté le 22 juillet 2023.

21. *Ibid.*

22. Ainsi de l'incipit de la deuxième partie : « La Tragédie espagnole est un charnier », in Georges Bernanos, *Les Grands Cimetières sous la lune*, Paris, Plon, 1995 [éd. originale : 1938], p. 135.

s'incarner dans le corps de la sainte, semble naître du silence, de l'indicible car impensable violence révolutionnaire, mais connue, expérimentée par les lecteurs du journal de l'émigration russe à Varsovie. C'est cette prière qui oriente toute la suite de l'article : le portrait de Thérèse à travers la dévotion que lui portent les humbles, et la présentation simple de sa « petite voie ». Au récit absent des souffrances russes répond l'évocation des tranchées de la Grande Guerre :

> Во время войны в редком окопе не было скромной открытки с изображением "Терезочки": округлое, полудетское личико под черным покрывалом; цветы и крест в руках. Эти открытки уже были и тогда "иконами", – не совсем, все-таки, обычными иконами: было и присутствие, милое присутствие своей близкой, сестры, которую можно попросить – и не останешься без ответа.
>
> Pendant la guerre, il était rare qu'il n'y ait dans une tranchée une humble carte postale à l'effigie de "Terezotchka[23]" : un petit visage arrondi, presque enfantin sous un voile noir, des fleurs et une croix entre les bras. Ces cartes étaient déjà des "icônes", mais pas tout à fait des icônes habituelles : c'était aussi la présence, la douce présence d'une sœur toute proche, que l'on peut invoquer, en étant sûr de ne pas rester sans réponse.

Anthony Feneuil, dans son article « Thérèse de Lisieux : nouvelle Jeanne d'Arc ou "Sainte des poilus" ?[24] », a montré que « Thérèse est, avec la Vierge et Jeanne d'Arc, l'une des principales figures de la dévotion catholique dans les tranchées[25] ». En exergue à son article, il cite un poilu : « Elle est si bonne avec nous dans la boue de là-bas. James Bernaut, 17 novembre 1916 (Archives du Carmel de Lisieux) ». L'émotion contenue, qui transparaît dans l'indicible, celle de l'horreur

23. Je garde la forme russe diminutive du prénom, car à d'autres occurrences, Zinaïda Hippius traduit l'expression « petite Thérèse ».

24. Anthony Feneuil, « Thérèse de Lisieux…», art. cit., p. 69-86. https://www-cairn-info.ezproxy.u-bordeaux-montaigne.fr/la-mystique-face-aux-guerres-mondiales--9782130578055-page-69.htm, consulté le 21 juillet 2023.

25. Le Carmel de Lisieux a joué un rôle essentiel dans la publication et la diffusion de *l'Histoire d'une âme* (première édition de 1898), puis de versions abrégées : dont *Une rose effeuillée* (1902), *L'appel aux petites âmes* (1904), *Thérèse de l'Enfant Jésus : sa vie – depuis sa mort* (1913). Les formats sont toujours très petits (12 x 8, 13 x 9, 13 x 5, 13 x 9, 15 x 10 cm). C'est cette édition-là qui sera diffusée en très grand nombre jusque dans les tranchées. https://archives.carmelde lisieux.fr/naissance-dune-sainte/lhistoire-du-ame/les-versions-abregees-de-ha/, consulté le 25 juillet 2023.

des tranchées comme de la tendresse de sœur Thérèse, nous guidera dans la mise en regard que nous proposons de la petite Thérèse dans une situation de violence historique. Ce témoignage de James Bernaut authentifie le portrait spirituel que donne de Thérèse Zinaïda Hippius, le portrait d'une sœur, sous le signe de la « proximité (« *blizost'* »), nommée par le diminutif affectueux *Terezotchka*, celui qu'on utilise en famille, ou entre proches.

Or, la proximité, c'est aussi le premier des principes de Thomas W. Salmon (1876-1927), médecin américain ayant été en contact avec la maladie mentale sans être psychiatre, « envoyé en Angleterre en août 1917 par l'armée américaine avant son entrée en guerre pour en ramener des recommandations en vue du traitement des "pertes psychiques"[26] », et que l'on peut aujourd'hui considérer comme un précurseur de l'idée de trouble post-traumatique. Les principes de Salmon, que Françoise Davoine reformule sous les termes suivants : proximité, immédiateté, espoir, simplicité, ont pour enjeu de retisser la parole, la pensée et le temps, par-delà la béance intérieure provoquée par l'expérience de la violence extrême, celle qui laisse sans voix, et hors temps. Ces principes de Salmon semblent justement entrer en résonance avec la petite voie thérésienne, et avec le portrait que Zinaïda Hippius donne de Thérèse, du point de vue des humbles qui la prient :

> Дело в том, что Рим *не мог* ее не канонизировать. Он лишь признал то, что уже было сделано раньше, сделано тысячами "малых сил". Это они полюбили Терезу, поверили ей, – и почувствовали ее *своей*; такой близкой, как будто равной, и в то же время такой любимой Богом, что для нее Он все сделает. К Терезе же совсем просто можно обращаться – к своей-то!
>
> En fait, Rome *ne pouvait pas* ne pas la canoniser. Il n'a fait que reconnaître ce qui était déjà fait, réalisé par des milliers de « petits ». Ce sont eux qui ont aimé Thérèse, lui ont fait confiance, et ont senti qu'elle était des leurs ; si proche, comme à égalité, et en même temps si aimée de Dieu qu'il fera tout pour elle. Comme il est simple de s'adresser à Thérèse, elle est si familière !

26. Françoise Davoine, *Voix du soin…, op. cit.,* p. 13. Une biographie vient de lui être consacrée en français : Sophie Delaporte, *Thomas W. Salmon, médecin des sans-voix et des soldats,* Paris, Odile Jacob, 2023, 304 p.

Pour les soldats des tranchées, cette proximité est celle, spirituelle, de sœur Thérèse, comme si elle incarnait leur propre intimité menacée d'anéantissement par la guerre, mais protégée par cette distanciation, comme une dissociation qui permet de « tenir ». Ou encore, elle est « cet autre qui témoigne d'événements sans témoins[27] », qui permet de traverser l'épreuve « où tout autre a été détruit[28] » et, peut-être, de penser et de dire quelque chose de cette « boue de là-bas[29] »…

Le motif de la proximité (*blizost'*) et de la familiarité (*rodstvennost'*) de Thérèse traverse tout l'article de Zinaïda Hippius, et justifie, *in fine*, le retour à la situation historique initiale, celle de la Russie. C'est cette familiarité universelle (« Вот человеческая родственность, всем "малым" понятная близость » (Voilà la familiarité humaine, la proximité que comprennent tous les "petits") qui explique la prière de l'Église catholique pour la Russie. Alors, après un détour par l'exposé de la petite voie thérésienne (auquel nous reviendrons plus loin), les souffrances russes deviennent dicibles, fût-ce par la traduction russe de formules françaises :

> Теперь церковь католическая обращается к св. Терезе с каждодневной молитвой... о России. Ведь там "все, кто стоит за христианскую веру, терпят непрестанные пытки. Они в голоде, в холоде, в болезнях, в темных и страшных тюрьмах, где священнослужители и верные христиане заперты вместе с последними преступниками. Муки христиан длятся годы, и многие уже кровью своей запечатлели верность Христу...".
>
> И всякий день, перед алтарем Терезы Младенца Иисуса, в ее монастыре, в Лизье, молят сестры свою святую сестру: "Взгляни на этих страдающих... Проси о них Духа Святого. Проси, чтоб Он сошел в сердцах тех, кто жив в России, укрепил их мужество, любовь и терпение, помог им довериться милосердию Божьему, и Господь воззрит на слезы и на кровь их, со Христом и за Христа проливаемую, и скорое избавленье пошлет их родине от ужасов коммунизма и атеизма...".

27. L'expression de Dori Laub, reprise par Françoise Davoine, *Voix du soin...*, *op. cit.*, p. 84. Voir Dori Laub, « An Event without a Witness », in Shoshana Felman & *Id.* (éd.), *Testimony*, Londres, Routledge, 1990. Voir aussi Béatrice Fortin (éd.), *Une clinique de l'extrême, Dori Laub*, *Le Coq-Héron*, 2015, 220.
28. Françoise Davoine, *Voix du soin...*, *op. cit.*, p. 85.
29. *Ibid.*

> Так, *“во имя братства всех христиан”,* молятся иноцерковные христиане и христианки за далекую Россию, просят о ней маленькую девочку Терезу, которую любит Христос и которая обещала: не останется без ответа никто, если ко мне обратится[30].
>
> Maintenant l'Église catholique s'adresse dans sa prière quotidienne à sainte Thérèse… pour la Russie. C'est vrai que là-bas, « tous ceux qui défendent la foi chrétienne subissent des outrages incessants. Ils ont faim, ils ont froid, ils sont malades, dans des prisons sombres et terribles, où prêtres et fidèles sont enfermés avec les derniers des criminels. Les souffrances des chrétiens durent depuis des années, et beaucoup d'entre eux ont scellé de leur sang leur fidélité au Christ… »
>
> Et chaque jour, devant l'autel de Thérèse de l'Enfant Jésus, dans son monastère, à Lisieux, les sœurs prient leur sainte sœur : « Regarde ces souffrants… Demande pour eux l'Esprit Saint. Demande qu'Il descende dans les cœurs de ceux qui sont vivants en Russie, qu'Il renforce leur courage, leur amour, leur patience, qu'Il les aide à se confier à la miséricorde divine, et que le Seigneur voie les larmes et le sang qu'ils versent avec le Christ et pour le Christ, et qu'Il délivre bientôt leur patrie des horreurs du communisme et de l'athéisme… »
>
> C'est ainsi que prient, « au nom de la fraternité de tous les chrétiens », les chrétiens et chrétiennes d'une autre confession pour la lointaine Russie, ils invoquent pour elle la petite fille Thérèse, qui est aimée du Christ et qui a promis : personne ne restera sans réponse s'il s'adresse à moi.

Zinaïda Hippius laisse ainsi une fin ouverte, suspendue dans la confiance et l'espérance[31], faisant ainsi écho à l'élan lyrique bernanosien qui voit en Thérèse une graine d'espérance :

> Je ne pense qu'aux malheureux qui lui ont confié leur peine, aux agonisants dont elle aura rafraîchi le dernier regard. Après tout, il était peut-être dans le dessein de cette fille mystérieuse d'accorder au pauvre monde un suprême répit, de le laisser souffler un instant à l'ombre de sa médiocrité familière, car elle a semé ici-bas, de ses petites mains innocentes, de ses terribles petites mains expertes au découpage des fleurs de papier, mais aussi rongées par le chlore des les-

30. Zinaida Gippius, « Ljubimaja », art. cit.

31. La vertu théologale de l'espérance, dans sa dimension pratique, et notamment sa pointe extrême, l'espérance contre toute espérance (Ro 4,18), pourrait être pensée en lien avec le principe de Salmon de « l'espérance de vie » (*expectancy of life*)[31], qui laisse ouvert un chemin pour celui qui en a été expulsé, atteste pour lui de la réalité du temps, de la possibilité de le remettre en marche.

sives et les engelures, une graine dont rien n'arrêtera plus la germination[32].

L'actualité prophétique du message thérésien : « Redevenez enfants »

En effet, « dans l'œuvre et la vie de Bernanos – Thérèse est la sainte de l'Espérance[33] », écrit Guy Gaucher, carme et spécialiste de l'écrivain. Et c'est sans doute à ce titre qu'elle apparaît, dans *Les Grands Cimetières sous la lune*, comme une présence prophétique qui aide à « tenir », ou plutôt, dans le vocabulaire bernanosien, à « faire face[34] » à la guerre d'Espagne dont il est témoin à Majorque, lieu d'une « terrible répression qui s'abat à partir de juillet 1936, avec l'aide des Italiens de Mussolini, contre les Majorquins opposés aux phalangistes et aux nationalistes[35] ». Comme le petit article de Zinaïda Hippius, mais avec une tout autre ampleur et un souffle tour à tour véhément, cinglant, passionné, cet essai protéiforme entre en dialogue avec l'Histoire[36], cherche à comprendre la réalité visible et invisible, surnaturelle, de ce que Bernanos nomme « la tragédie espagnole, préfigura-

32. Georges Bernanos, *Les Grands Cimetières*…, *op. cit.*, p. 208.

33. Mgr Guy Gaucher, « La seule aventure : Thérèse et Bernanos », *Liberté politique*, 11, janvier 2000. https://libertepolitique.com/La-revue-Les-cahiers/La-revue-Liberte-Politique/Extraits/La-seule-aventure-Therese-et-Bernanos, consulté le 26 juillet 2023.

34. Telle est la devise du curé de Torcy. Georges Bernanos, *Le Journal d'un curé* …, *op. cit.*, p. 74. Et, à la fin de sa vie, Bernanos écrit : « L'espérance, c'est de faire face. Que m'importe de savoir si j'ai ou non l'espérance ? Il me suffit d'en avoir les œuvres. Si j'ai les œuvres de l'espérance, l'avenir le dira. L'avenir dira si chacun de mes livres n'est pas un désespoir surmonté ». Georges Bernanos, *Français si vous saviez*… [1948], cité in Éric Benoît, *Bernanos, Littérature et théologie*, *op. cit.*, p. 39.

35. Concernant le contexte de la guerre d'Espagne à Majorque, et la place d'observateur qu'y occupe Bernanos, je renvoie à l'article de Dominique de Courcelles, « Sous le soleil de Majorque. La guerre d'Espagne à Majorque : Georges Bernanos, Blai Bonet et Agustí Villaronga, Miquel Barceló », in Dominique de Courcelles (éd.), *La mystique* …, *op. cit.*, p. 189-209. https://www-cairn-info.ezproxy.u-bordeaux-montaigne.fr/la-mystique-face-aux-guerres-mondiales--9782130578055-page-189.htm, consulté le 21 juillet 2023.

36. Michel Estève, « Bernanos Georges (1888-1948) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne] http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/georges-bernanos/ (consulté le 26 juillet 2023).

tion de la tragédie universelle[37] ». L'esprit d'enfance en serait alors le contrepoint invisible (« L'esprit d'enfance, n'est-ce pas ? Cela ne se voit pas, les statistiques n'en tiennent pas compte[38] »), fragile, inutile aux yeux du monde (« Que voulez-vous que fassent d'une Thérèse de Lisieux nos politiques et moralistes ?[39] »), et pourtant seul point d'appui face aux catastrophes déshumanisantes du XXe siècle, depuis la Grande Guerre jusqu'à la montée des fascismes et totalitarismes, dernier recours face à « la désincarnation du Verbe[40] » qui caractérise le monde moderne.

Bernanos écrit : « Une sainte, dont la foudroyante carrière montre assez le caractère tragiquement pressant du message qui lui est confié, vous invite à redevenir enfants. Les desseins de Dieu, comme vous dites, sont impénétrables. Il est pourtant difficile de croire qu'on ne vous offre pas là votre dernière chance[41] ». Cet extrait du « discours de l'agnostique[42] » qui constitue le point culminant de cet écrit de combat, politique et spirituel, vient aussi scander deux lignes (discontinues) de composition de l'essai, en contrepoint l'une de l'autre, qui avancent sur le mode obsédant de la répétition[43] : celle du témoignage, vécu, oculaire, de la guerre et de la terreur, source de visions qui parlent au cœur du lecteur, et celle de la voix prophétique qui appelle à redevenir enfants.

Or, ce témoignage sur la guerre d'Espagne à Majorque s'inscrit dans un flux de répétitions de la violence extrême qui s'ancre, pour Bernanos, dans celle de la Grande Guerre. Il est de ceux qui sont revenus des tranchées. Sans utiliser la première personne, avec une émotion contenue, il confie dans *Les Grands Cimetières sous la lune* cette expérience hors norme :

---

37. Georges Bernanos, *Les Grands Cimetières…*, *op. cit*., p. 202.
38. *Ibid*., p. 244.
39. *Ibid.,* p. 229.
40. *Ibid*., p. 232.
41. *Ibid*., p. 230.
42. *Ibid*., p. 214
43. Je dégage ici seulement deux lignes de composition parmi d'autres. Voir à ce sujet William Bush, « Honneur, enfance et désincarnation. Composition et thèmes des *Grands Cimetières sous la lune* », in *Bernanos. Le spirituel et le temporel…, op. cit,* p. 7-17 ; Jacques Petit, « Images et structures dans *Les grands Cimetières sous la lune* », *ibid.,* p. 19-37.

> Mais lorsqu'un homme a une fois fait face au mur orange et noir du tir de barrage, dans le barrissement des mille sirènes d'acier, puis ménageant son souffle, ses gros souliers collant à la glaise, s'est aligné de son mieux sur ce qu'il reste de la section, il n'a plus le temps de songer à la bagatelle – je veux dire à la haine de l'ennemi… Mais non, Excellences, vous vous trompez encore, il n'a pas bu. Il ne se saoulera qu'après. Il est aux portes de la mort, ou sans doute un peu au-delà, mais il ne le sait pas, il ne sait rien de ce détachement essentiel, fondamental, qui n'a plus les couleurs de la vie, atteint à une espèce de transparence surhumaine. Les forces hurlantes qu'il affronte sont absolument sans proportion avec la révolte ou la colère d'un pauvre diable tel que lui ; et bien qu'il se croie souvent très occupé à ne pas laisser sa culotte dans les barbelés, j'affirme à vos Seigneuries qu'il marche alors nu sous le regard de Dieu. Ce sont là des confidences que vous recevrez rarement, pour cette raison de ce que les portes de la mort ne se trouvent sur aucun indicateur de chemin de fer. Ceux qui, dans leur naïveté, ont choisi eux-mêmes le nom cocasse d'Anciens Combattants auront beau retourner en famille à la place exacte où ils subirent l'épreuve du feu, ils ne se souviennent de rien du tout et, faute de mieux, ils racontent des histoires. Car les souvenirs de guerre ressemblent aux souvenirs de l'enfance[44].

C'est de manière abrupte, au milieu d'un flot de paroles polémiques, que surgit ce récit de survivant au voyage jusqu'aux « portes de la mort », témoignage aux limites de l'indicible que l'auteur ne peut mener qu'au prix du détour par l'ironie et le grotesque. Ici, l'écrivain se confronte à ce qui laisse « sans voix », et engage son écriture pour « donner la parole aux sans-voix[45] ». De ce récit saisissant d'effroi, le lecteur retient ultimement l'humanité de l'homme qui « a fait face », l'humanité pétrie de glaise, nue devant Dieu, c'est-à-dire dans le dénuement et l'abandon le plus total, sans savoir, sans émotion, sans paroles, sans mémoire. Cette expérience dont Bernanos dit qu'elle a quelque chose de « surhumain », est aussi cet héroïsme paradoxal, pour ainsi dire en négatif, qui est celui des saints et de l'enfance[46]. Et c'est au nom de cette humanité-là, nue et héroïque à la fois, qui a tra-

---

44. Georges Bernanos, *Les Grands Cimetières*…, *op. cit.*, p. 166.

45. Telle est l'expression associée à la pratique de Thomas W. Salmon, cité in F. Davoine, *Voix du soin…, op.cit.*, p. 176. C'est aussi le titre de l'ouvrage consacré à Salmon : Sophie Delaporte, *Thomas W. Salmon, …, op. cit.*

46. C'est à ce point limite que s'articule, semble-t-il, l'identification des figures de Jeanne et de Thérèse dans l'œuvre bernanosienne, qui ne sera pas abordée dans le cadre de ce travail.

versé la mort, que Bernanos ne peut taire[47] ce qu'il a vu à Majorque. *Les Grands Cimetières sous la lune* sont rythmés par la répétition obsédante du verbe « voir » :

> La Croisade dure depuis près de deux ans, je pense qu'on ne m'accusera pas d'avoir montré trop de hâte à tenter de dessiner son vrai visage, celui que j'ai vu, non un autre[48].
>
> J'ai vu précisément l'espèce de révolution la plus dangereuse pour vous, celle que vous ne devez pas faire[49].
>
> Tout cela s'écrit noir sur blanc. Il faut voir, il faut comprendre. Voilà une petite île bien calme, bien coite dans ses amandiers, ses orangers, ses vignes. […] Du jour au lendemain, ou presque, chacun de ces villages a eu son comité d'épuration, un tribunal secret, bénévole, généralement ainsi composé : le bourgeois propriétaire, ou son régisseur, le sacristain, la bonne du curé, quelques paysans bien-pensants et leurs épouses, et enfin les jeunes gens hâtivement recrutés par la nouvelle phalange, trop souvent convertis d'hier, impatients de donner des gages, ivres de l'épouvante qu'inspirent tout à coup, à des pauvres diables, la chemise bleue et le bonnet à pompon rouge[50].
>
> Je suis resté à Majorque aussi longtemps que j'ai pu, parce que j'y regardais en face les ennemis de mon pays[51].
>
> J'ai vu, par exemple, Mgr l'évêque-archevêque de Palma agiter ses mains vénérables au-dessus des mitrailleuses italiennes – l'ai-je vu, oui ou non ? – Vous l'avez vu[52].

Ce que Bernanos a vu, c'est la Terreur : « Pour moi, j'appelle Terreur tout régime où les citoyens, soustraits à la protection de la loi, n'attendent plus la vie ou la mort que du bon plaisir de la police d'État. J'appelle le régime de la Terreur le régime des suspects[53] » ; ce qu'il a vu, c'est aussi le malheur : « Pour moi, les hommes ne m'ont pas déçu et je ne me suis pas déçu moi-même davantage. Ce que je vois d'abord dans l'homme, c'est son malheur. Le malheur de

47. Tel le psalmiste qui affirme : « Je crois et je parlerai, moi qui ai beaucoup souffert ». (Psaume 115, 10)
48. Georges Bernanos, *Les Grands Cimetières…*, *op. cit.*, p. 101.
49. *Ibid.*, p. 109.
50. *Ibid.*, p. 113-114.
51. *Ibid.,* p. 123.
52. *Ibid.,* p. 183.
53. *Ibid.*, p. 113.

l'homme est la merveille de l'univers[54]. » Cette assertion énigmatique, sur laquelle se clôt le paragraphe d'ouverture de la troisième partie, énonce le basculement du visible à l'invisible, du politique au mystique, et ouvre à la compassion. C'est peut-être ce même basculement du visible à l'invisible qui ouvre, au creux même de la catastrophe, la possibilité de l'esprit d'enfance, quintessence de l'humanité, et de l'Incarnation du Verbe.

Ainsi, à la réitération lancinante des visions de la violence extrême s'articule la répétition du nom de Thérèse et de son message, l'esprit d'enfance, comme signe de contradiction, ou contrepoint prophétique, et graine d'espérance. L'annonce prophétique du message de Thérèse signe aussi la fin d'une poétique des visions. La dernière sera justement une image récusée (et néanmoins efficace) d'un surnaturel oxymorique, choquant :

> Le monde va être jugé par les enfants. L'esprit d'enfance va juger le monde. Évidemment, la sainte de Lisieux n'a rien écrit de pareil, peut-être ne s'est-elle jamais proposé une image très précise du merveilleux printemps dont elle était la messagère. Je veux dire qu'elle n'attendait pas sans doute qu'il s'étendît un jour sur toute la terre, recouvrît de son flux embaumé, de sa blanche écume, les villes d'acier, les carapaces de béton, les champs innocents terrifiés par les monstres mécaniques, et jusqu'au sol noir des charniers. « Je vais faire tomber une pluie de roses », disait-elle vingt ans avant 1914. Elle ne savait pas quelles roses[55].

Dans ce passage, le seul des *Grands Cimetières sous la lune* qui mette en scène Thérèse et mette en images l'esprit d'enfance, Bernanos donne à voir la réalisation, l'actualisation de ses douces paroles, point d'appui de la dévotion populaire, « Je vais faire tomber une pluie de roses ». Mais il en révèle en même temps la teneur tragique, dans la tradition des visions apocalyptiques. L'image des roses sur le béton, l'acier et « le sol noir des charniers », terrifiante, conduirait au désespoir. Mais à cette poétique de l'image va s'opposer une poétique de la redite et de la paraphrase, qui peut au contraire libérer l'esprit de l'enfermement tragique où les catastrophes historiques l'acculent. Le procédé de répétition peut être vu comme un mode d'expression de la

54. *Ibid.*, p. 238.
55. *Ibid.*, p. 212.

foi, mais aussi comme un mode d'attestation de la possibilité de la parole, une parole qui met en relation avec autrui[56].

Dans le « sermon de l'Incroyant », imaginé par l'auteur à l'occasion de la fête de sainte Thérèse, il n'est plus question de la guerre d'Espagne, mais de ses répercussions en France, et surtout du combat spirituel qui la sous-tend. C'est par le message thérésien que Bernanos fait œuvre apologétique, paradoxalement à travers « le langage du brave agnostique[57] ». Ainsi l'apostrophe suivante met-elle en abîme l'invite à écouter le message de sainte Thérèse :

> Si vous entendez proclamer qu'une petite carmélite tuberculeuse, par l'observation héroïque de devoirs aussi humbles qu'elle-même, a pu obtenir la conversion de milliers d'hommes, ou même – pourquoi pas – la victoire de 1918, vous n'en ressentez nul émoi[58].

Dans ce petit passage est mise en tension la faiblesse de Thérèse, sa maladie, et la grandeur de ses œuvres posthumes, comme une actualisation de la formule de saint Paul dans la seconde épître aux Corinthiens : « Car lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort[59]. » Est aussi nommé cet héroïsme paradoxal de l'humilité, que Zinaïda Hippius met également en valeur dans le portrait qu'elle fait de Thérèse :

> Никаких видимых героических подвигов у Терезы нет. Нет у нее и никаких ослепительных экстазов. Но у нее есть *свой* духовный путь. […]
>
> О своей тропинке, "la petite voie", она твердит, не уставая, и так нежно зовет на нее всех, "тоже малых", что ей верят. Может быть, она сама не знает, сколько невидного героизма и ей было нужно для этой тропинки; другие знают, но ничего[60]!
>
> Il n'y a aucun exploit héroïque visible chez Thérèse. Elle n'a aucune extase aveuglante non plus. Mais elle a *sa* voie spirituelle. […]
>
> Son petit chemin, « la petite voie », elle l'affirme inlassablement, et elle appelle si tendrement à le suivre tous ceux qui sont petits comme

56. En ce sens, il pourrait être mis en rapport avec ce que Françoise Davoine nomme « jeu de langage » (à la suite de Ludwig Wittgenstein), qui vise à attester de la possibilité de la parole là où elle a été perdue.
57. Georges Bernanos, *Les Grands Cimetières…*, *op. cit.*, p. 214.
58. *Ibid.*, p. 221.
59. 2 Co 12, 10.
60. Zinaida Gippius, « Ljubimaja », art. cit.

> elle qu'ils lui font confiance. Peut-être qu'elle ne sait pas elle-même combien d'invisible héroïsme il y avait pour elle aussi sur ce petit chemin ; les autres savent, mais qu'importe !

Aux « exploits héroïques visibles » des « grands » saints, Zinaïda Hippius oppose « l'héroïsme invisible » de la « petite » Thérèse. C'est bien cette humilité héroïque qui fait d'elle la protectrice de la Russie souffrante, et la prière catholique qui lui est adressée pour tous ceux qui vivent en Russie soviétique demande justement avant tout la grâce de la force et du courage : « Проси о них Духа Святого. Проси, чтоб Он сошел в сердцах тех, кто жив в России, укрепил их мужество, любовь и терпение[61] » (Demande pour eux l'Esprit Saint. Demande qu'Il descende dans les cœurs de ceux qui sont vivants en Russie, qu'Il renforce leur courage, leur amour, leur patience).

En effet, l'héroïsme de l'esprit d'enfance fait partie des motifs récurrents du sermon de l'incroyant :

> Chrétiens qui m'écoutez, voilà le péril. Il est dangereux de succéder à une société qui s'est effondrée dans un éclat de rire, parce que les morceaux mêmes en seront inutilisables. Vous devrez reconstruire. Vous devrez tout reconstruire devant des enfants. Redevenez donc enfants. Ils ont trouvé le joint de l'armure, vous ne désarmerez leur ironie qu'à force de simplicité, de franchise, d'audace.
>
> Vous ne les désarmerez qu'à force d'héroïsme.
>
> *
>
> En parlant ainsi, je ne crois pas trahir la pensée de sainte Thérèse de Lisieux. Je l'interprète seulement. J'essaie de l'utiliser humainement, au règlement des affaires de ce monde. Elle a prêché l'esprit d'enfance[62].

Dans cette lecture prophétique que fait Bernanos de l'histoire récente à travers le prisme de la spiritualité thérésienne, on retrouve le motif de l'effondrement évoqué par Françoise Davoine, cet écroulement qui suscite le recours à une figure féminine, l'autre du *logos* : « Cette instance féminine […] advient quand la loi des hommes s'effondre et restaure la pensée dans "l'autre monde" […], impensable et inimaginable pour ceux de l'extérieur. Elle est l'adresse des lettres à la femme, à la fiancée ou à la marraine de guerre, dans les poches des

61. *Ibid.*
62. Georges Bernanos, *Les Grands Cimetières*…, *op. cit.*, p. 227.

soldats ramassés par les brancardiers[63]. » On pourrait ajouter qu'elle est aussi sœur Thérèse, l'adresse des prières dans les tranchées… Chez Bernanos, c'est l'adresse à la spiritualité thérésienne de l'enfance qui permettra de « restaurer » la société, de « reconstruire », au moyen de la simplicité, de la franchise, de l'audace, c'est-à-dire, au moyen de l'héroïsme tel que le conçoit Bernanos. On comprend ainsi pourquoi les figures de Thérèse et de Jeanne s'unissent dans les *Grands Cimetières sous la lune*. Plus loin il écrit :

> Chrétiens, l'avènement de Jeanne d'Arc au vingtième siècle revêt le caractère d'un avertissement solennel. La prodigieuse fortune d'une obscure petite carmélite me paraît un signe plus grave encore. Redevenez vite enfants, pour que nous le redevenions à notre tour. Ce ne doit pas être si difficile qu'on pense. Faute de vivre votre foi, votre foi n'est plus vivante, elle est devenue abstraite, désincarnée. Peut-être trouverons-nous dans cette désincarnation du Verbe la vraie cause de nos malheurs […]. Beaucoup d'entre vous usent des vérités de l'Évangile ainsi que d'un thème initial, dont ils tirent une espèce d'orchestration inspirée par la sagesse de ce monde. En prétendant justifier ces vérités devant les Politiques, ne craignez-vous pas de les rendre inaccessibles aux Simples ? Si pourtant vous vouliez bien tenter une bonne fois de les opposer telles quelles aux systèmes compliqués, puis d'attendre tranquillement la réponse au lieu de parler tout le temps ? Jeanne d'Arc n'était qu'une sainte et elle n'en a pas moins mis dans sa poche les docteurs de l'Université. Si vous laissiez la parole à l'Enfant Jésus ?[64]

Si Jeanne d'Arc est un signe pour le XX^e^ siècle, c'est qu'elle vient d'être canonisée, le 16 mai 1920, soit cinq ans avant sœur Thérèse. Mais le combat spirituel mené par Thérèse sur sa petite voie évangélique, en mettant en acte les paroles de Jésus rapportées par l'Évangile de Mathieu : « Amen, je vous le dis : si vous ne changez pas pour devenir comme les enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux. Mais celui qui se fera petit comme cet enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des Cieux[65] », ce combat spirituel subsume le combat national ; le combat intime y est en même temps un combat eschatologique[66]. Redevenir enfants, c'est retrouver l'humanité de

63. Françoise Davoine, *Voix du soin…, op. cit.*, p. 233.

64. Georges Bernanos, *Les Grands Cimetières…*, *op. cit.*, p. 232.

65. Mt 18, 3-4.

66. Sur ce plan, la spiritualité thérésienne rencontre la spiritualité orthodoxe, dans laquelle la christologie est aussi cosmologie.

Dieu en soi, vivre l'incarnation du Verbe, et en témoigner devant le monde. Redevenir enfants, selon Bernanos, c'est simplement vivre la foi chrétienne, porter dans le monde la vérité de l'Évangile en laissant « la parole à l'Enfant Jésus ». La parole de l'enfant, accessible « aux Simples », est celle qui désarme, « renverse les puissants de leur trône », pour reprendre les versets du *Magnificat*[67]. À la fin du sermon, qui clôt la deuxième partie de l'essai, l'appel est encore répété à deux reprises : « Redevenez vite enfants », « Redevenez donc enfants, réfugiez-vous dans l'enfance[68] ».

Or cette injonction si pressante, face à la catastrophe imminente, et en même temps déjà là, trouve à se réaliser, chez Bernanos comme chez Zinaïda Hippius, dans une poétique de la simplicité, en quête de cette parole de l'enfant.

La quête du langage de l'enfance

Dans l'article « La bien-aimée », la notion de simplicité, associée à celle de petitesse, désigne d'abord ceux qui sont touchés par Thérèse : « Влечет к "Терезочке" простых и малых и самый ее образ – совершенной, неизъяснимой чистоты и прелести: девочка, полуребенок, чуть благоухающий, белый полевой цветок[69] » (Ce qui attire vers « Terezotchka » les simples et les petits, c'est aussi son image, d'un charme et d'une pureté parfaite, inexprimable : une petite fille, presque enfant, une petite fleur blanche à peine odorante). La simplicité serait donc une qualité située du côté de la réception de Thérèse ; elle qualifie aussi la prière adressée à Thérèse : « К Терезе же совсем просто можно обращаться – к своей-то![70] » (Comme il est simple de s'adresser à Thérèse, elle est si familière !). La simplicité qualifie en outre « la petite voie » justement en ce qu'elle est facile d'accès pour les humbles : « "Это моя маленькая тропинка к Богу, – говорила она, – маленькая потому, что я сама маленькая; верная, прямая тропинка, и такая простая, что всем по силам, каждому, если он даже мал и слаб, как я..."[71] » (« C'est mon petit chemin vers Dieu, dit-elle, petit, car moi-

67. Luc 1, 52
68. Georges Bernanos, *Les Grands Cimetières*…, *op. cit.*, p. 234.
69. Zinaida Gippius, « Ljubimaja », art. cit.
70. *Ibid.*
71. Les guillemets, sans référence de source, ne permettent pas de juger s'il s'agit de la traduction d'une parole de Thérèse, ou bien si c'est Zinaïda Hippius qui la fait parler. Il n'existait pas, semble-t-il, de traduction russe de *L'Histoire*

même je suis petite ; un petit chemin bien sûr, bien droit, et si simple qu'il est à la portée de tous ceux qui sont petits et faibles comme moi… »). Ainsi la simplicité qualifie-t-elle avant tout la qualité de la relation entre « petits » : la simplicité nomme l'effet spirituel produit par la petite voie thérésienne, tout comme la réponse en retour accordée par les humbles ; elle est avant tout une éthique, et c'est à ce titre qu'elle cherche à s'incarner dans une parole – prière, poésie, ou parole de soin. C'est ici que la petite voie rencontrerait « le sentier de la guerre[72] », ce retour de Françoise Davoine sur les traces de son histoire familiale qui lui a permis de réintégrer, dans sa pensée et sa pratique, cette « psychothérapie de l'avant » oubliée par la psychanalyse classique. La simplicité, comme éthique et comme modalité de la parole, comme « style[73] », fait en effet partie de ces principes de Salmon qui entrent dans la pratique orale du soin, ou « voix du soin en contexte traumatique ».

La rencontre de Zinaïda Hippius avec Thérèse, rencontre spirituelle et amoureuse, est, elle aussi, placée sous le signe de la simplicité. En 1928, dans une lettre à Guéorgui Adamovitch (1892-1972), figure littéraire de l'émigration russe à Paris, elle écrit : « Даже моя влюбленность в маленькую Терезу – а у нас с ней свои отношения – из того же источника: влечение к "простому" и простоте, к сиянию "enfance spirituelle" к самому высокому, потому что в малом[74] » (Même mon amour pour la petite Thérèse – car nous avons une relation privilégiée – provient de la même source : mon attirance pour ce qui est « simple », pour la simplicité, pour la lumière de l'« enfance spirituelle », pour ce qui est le plus élevé, parce qu'il est humble). Zinaïda Hippius explicite le ressort intérieur de son attrait pour Thérèse : le désir de simplicité, qui est répété deux fois, associé à l'image de la lumière, ou plus précisément du rayonnement (*sijanie*), motif récurrent de son œuvre poétique en émigration, jusqu'à devenir le titre de son

d'une âme à cette époque. Voir à ce sujet : [Anonyme], « Svjataja Tereza iz Liz'e i Rossija », https://p.dw.com/p/1SJk, consulté le 29 juillet 2023.

72. Françoise Davoine, *Voix du soin…, op. cit.*, p. 93.

73. *Ibid.*, p. 216.

74. Cité in Temira Pachmuss, « Iz arxiva Zinaidy Nikolaevny Gippius (1869-1945) » [Extrait des archives de Zinaïda Nikolaevna Hippius (1869-1945)], *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 21, 2, avril-juin 1980, p. 223-233. www.persee.fr/doc/cmr_0008-0160_1980_num_21_2_1390, consulté le 28 juillet 2023.

dernier recueil (au pluriel : *Sijanija*[75]). Dans le dernier poème du recueil, elle explique que le rayonnement est à la fois celui du verbe poétique et du Verbe de Dieu[76] ; dans cette perspective, on pourrait dire qu'il s'agit ici du rayonnement de l'enfance de Dieu, ce qui renverrait à l'invitation bernanosienne à « laisser la parole à l'Enfant Jésus ». Il est significatif que Hippius ne traduise pas l'expression « enfance spirituelle », comme s'il s'agissait d'un nom propre, l'autre nom de Thérèse, ou comme si la traduction risquait de ternir son éclat, d'ajouter une distance là où est visée l'immédiateté de la rencontre. Cette immédiateté (ou proximité, selon Salmon) peut être vue comme l'autre face de la simplicité ; cette double face dessinerait alors un double principe éthique et esthétique, qui prend forme dans la parole poétique.

Dans son poème « Près de la petite Thérèse », daté de 1933, Zinaïda Hippius se décentre de son désir propre pour évoquer la ferveur de la dévotion populaire envers « la petite Thérèse », et met en œuvre une poétique de la simplicité, au sens d'une réduction des moyens expressifs, d'une épure de la langue, qui serait un gage de transparence mystique.

У маленькой Терезы	*Près de la petite Thérèse*
Ряды, ряды невестных,	*Des rangs et des rangs de bougies*
Как девушки, свечей,	*Inconnues, comme des jeunes filles,*
Украшенных чудесно	*Décorées par miracle*
Венцами из огней.	*De couronnes de flammes.*
И свет, и тишь, и тени,	*La lumière, le silence, les ombres,*
И чей-то вздох – к Тебе…	*Et un soupir – tout est pour Toi...*
Склоненные колени	*Les genoux sont fléchis*
В надежде и мольбе.	*Espérant et priant.*

75. Zinaida Gippius, *Sijanija* [Rayonnements], Paris, Dom knigi, 1938. Le poème qui suit, « Près de la petite Thérèse », n'a pas été inclus dans ce recueil.

76. Voir à ce propos notre article « Le thème de la lumière dans la poésie de Zinaida Guippius », in Olga Blinova (éd.), *Zinaïda Guippius. Poésie et philosophie du genre*, Presses universitaires de Strasbourg, 2016, p. 99-109.

Огонь дрожит и дышит	*Le feu tremble et respire*
И розами цветет.	*Et se couvre de roses.*
Она ли не услышит?	*Et elle n'entendrait pas ?*
Она ли не поймет?	*Elle ne comprendrait pas ?*
О, это упованье!	*Ô, cette attente !*
О, эта тишина!	*Ô, ce silence !*
И теплое сиянье,	*Ce doux rayonnement,*
И нежность, – и Она[77].	*Cette tendresse – c'est Elle.*

Dans la première strophe, constituée d'une seule phrase nominale, comme la description d'un tableau, les cierges personnifiés concrétisent le rayonnement de l'enfance spirituelle évoquée dans la lettre à Adamovitch, comme une synergie entre la lumière invisible de la sainte et celle, tangible, des bougies que l'on imagine devant la statue populaire de sainte Thérèse en habit de carmélite, tenant dans ses bras un crucifix orné de roses[78], et introduisent le lecteur dans l'intimité de la prière des jeunes filles « auprès de la petite Thérèse ». En outre, l'image nuptiale suggérée par l'adjectif « невестных », qui peut faire scintiller le double sens de ce qui relève de l'inconnu, ou de la fiancée, évoque plus précisément la tradition carmélitaine du mariage spirituel et oriente vers une lecture mystique du poème. Cette scène de prière silencieuse, où la lumière remplace les mots, se poursuit à la deuxième strophe, dans une économie de moyens qui, dans le premier vers, condense trois propositions réduites chacune à un seul mot, monosyllabique, rythmées par la répétition de la conjonction « et » : « И свет, и тишь, и тени (La lumière, le silence, les ombres) reprennent en les réduisant les éléments lexicaux de la première strophe, et laisse entendre le chuchotement discontinu de la prière, désignée au vers suivant : « И чей-то вздох – к Тебе… » (Et un soupir – pour Toi...), adressé à Dieu – ou à Thérèse, et disparaissant dans les points de suspension finals. Aux vers suivants ce sont les corps, « à genoux », qui prennent la relève de la voix dans la prière. Les deux premiers vers de la

77. Zinaida Gippius, *Stixotvorenija* [Poèmes], introduction et commentaires de A. V. Lavrov, SPb., 1999, p. 364.

78. Cette statue, diffusée dans le monde entier, reproduit le célèbre fusain « Thérèse aux roses », réalisé par sa sœur Céline, 1925, 86 x 65 cm. https://archives.carmeldelisieux.fr/naissance-dune-sainte/iconographie-theresienne/tableaux-2/, consulté le 28 juillet 2023.

troisième strophe répètent eux aussi la même image de la lumière, comme autant d'instants de prière juxtaposés, toujours au présent. Mais dans cette dernière image mystique, le feu fleurit de roses, symbolisant à la fois la présence invisible de Thérèse, et la fécondité de son intercession. Cette image de fécondité mystique est ensuite reformulée, explicitée, sous une forme rationnelle : et ce n'est qu'à la fin du poème que s'entend, discrètement, la voix lyrique, dans une intonation d'abord interro-négative, qui affirme de manière paradoxale sa foi en l'efficacité de la prière à sainte Thérèse, puis dans une intonation exclamative, lyrique, qui chante, de manière retenue, l'espérance des orants et la plénitude du silence, avant de disparaître à nouveau, s'abandonnant à l'atmosphère mystique de la prière, devenue sensible à travers trois noms : la lumière (« сиянье »), la tendresse (« нежность »), et le pronom féminin « Она », qui par sa majuscule présentifie la sainte sans la nommer, comme par respect pour sa très grande humilité.

De même, dans *Les Grands Cimetières sous la lune*, Bernanos révèle lui aussi son désir de simplicité. Dès le début, il écrit : « Je regrette de m'exprimer si naturellement par images. Je souhaiterais de tout cœur faire ces réflexions si simples en un langage simple comme elles[79] ». Aux images, qui apparaissent comme des détours du sens, et qui sont présentées comme un procédé « naturel » pour l'écrivain, comme s'il n'avait de pensée qu'imagée, il oppose le « langage simple » qui serait en adéquation avec l'évidence des réflexions qu'il souhaite partager (en l'occurrence, la mollesse des bien-pensants qui se laissent convaincre par les fascismes). Ce langage simple, un, direct, s'opposerait à la « parole oblique » qui caractérise l'ironie[80]. Il écrit : « Je m'efforce de toujours parler sans ironie. Je sais bien que l'ironie n'a jamais touché le cœur de personne[81]. » Car il s'agit bien de trouver une langue sincère, une langue « du cœur », qui vienne du cœur de l'auteur et touche le cœur du lecteur. La parole « droite », qui s'opposerait aux images, et à l'ironie, correspondrait, sur un plan à la fois éthique et esthétique, à la

79. Georges Bernanos, *Les Grands Cimetières…*, *op. cit.*, p. 14.
80. Voir à ce sujet P. Hamon, *L'Ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*, Paris, Hachette, 1996.
81. Georges Bernanos, *Les Grands Cimetières…, op. cit.*, p. 67.

« petite voie » thérésienne « pour aller au Ciel », dont elle dit elle-même qu'il s'agit d'« une petite voie bien droite, bien courte[82] ».

Plus loin, Bernanos identifie en outre ce langage simple au « langage de l'enfance » : « Mon Dieu, on voudrait exprimer ces vérités si simples dans le langage de l'enfance. Elles le seront. Elles vont l'être[83] ». Dans cette quête d'une parole simple, parole du cœur, qui reviendrait à « laisser parler l'enfant qui n'a cessé de vivre en [soi] », la « posture mystique », et littéraire, rejoindrait le « dispositif psychanalytique[84] » – il en sera question plus loin. Le thème de l'esprit d'enfance est ainsi réamorcé à la fin de la deuxième partie, juste avant le « sermon de l'incroyant » qui ouvre la troisième. Mais il s'agit en fait d'une redite, deux cents pages plus loin, de la formule citée plus haut, « Je souhaiterais de tout cœur faire ces réflexions si simples en un langage simple comme elles[85] », comme si précisément il usait du procédé le plus simple, celui de la répétition. C'est aussi la manière dont procédera l'agnostique qui, pour rappeler aux croyants le fondement de sa foi, n'a pour seul recours, face à la catastrophe historique imminente, que le langage de l'enfance, en référence constante à Thérèse. Il dit : « Notre céleste amie ne m'en voudra pas de parler en enfant[86]. » L'expression rappellerait le « parler en langues[87] » paulinien, mais pour saint Paul le parler en langues, ou glossolalie, s'adresse à Dieu seul, et il oppose glossolalie et langue prophétique, alors que le « parler en enfant » serait à la fois la langue la plus simple, une langue de la proximité à Dieu, ce qui la rapprocherait de la glossolalie[88], et une langue prophétique, qui toucherait le cœur des humains.

---

82. Manuscrit C 02 (1897), https://archives.carmeldelisieux.fr/archive/manuscrit-c/, consulté le 29 juillet 2023.

83. Georges Bernanos, *Les Grands Cimetières…, op. cit.*, p. 207.

84. Émile Goichot, « J. Maître, *"L'Orpheline de la Bérézina". Thérèse de Lisieux (1873-1897). Essai de psychanalyse sociohistorique. Préface dialoguée de Michèle Bertrand et Ginette Raimbault*, Paris, Cerf, 1995, compte rendu », *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, 76e année 3, juillet-septembre 1996, p. 380.

85. Georges Bernanos, *Les Grands Cimetières…*, *op. cit.*, p. 14.

86. *Ibid.*, p. 224.

87. 1 Co 14.

88. Ce langage de l'enfance, dans sa dimension glossolalique, pourrait être mis en relation avec ce que Lacan nomme « lalangue », ce flux sonore qui porte l'*infans*, avant qu'il ne se mette lui-même à parler.

La question de l'efficacité spirituelle est développée un peu plus loin : « Que voulez que fassent d'une Thérèse de Lisieux nos politiques et nos moralistes ? Son message, dans leur bouche, perdrait toute signification, ou du moins toute chance d'efficacité. Il a été écrit dans votre langage, votre langage seul peut l'exprimer, nous manquons des mots nécessaires pour le traduire sans le trahir, n'en parlons plus[89] ». La question de la simplicité de la langue est ici comprise à partir de l'effet produit par la parole – de ce point de vue, la parole simple serait précisément à l'image de la Parole de Dieu, qui ne peut pas ne pas produire d'effet spirituel[90] – et elle est conduite à son développement le plus radical : la simplicité de la parole est le gage de sa signifiance ; en l'absence de simplicité non seulement le sens disparaît, mais aussi la possibilité même de parler (« nous manquons des mots », « n'en parlons plus »). Le message de Thérèse, résumé par l'injonction à redevenir enfant, ne peut être dit que dans la langue de l'enfance. Une parole qui ne serait pas simple, c'est-à-dire non unifiée, non droite, contraire à la rectitude, serait une trahison : on retrouve ici le motif de l'honneur, qui traverse l'œuvre de Bernanos, et qui est intimement lié à celui de la sainteté et de l'enfance (« L'honneur est aussi une chose de l'enfance[91] »). Pourtant Bernanos sait que la parole droite, directe, immédiate, relève d'un idéal, ou de la mystique : ce serait le « langage des Anges[92] », comme il le dit ultimement aux dernières lignes de son livre. Cette dernière dénomination constitue le contrepoint final du célèbre élan lyrique qui clôt sa préface :

> Certes, ma vie est déjà pleine de morts. Mais le plus mort des morts est le petit garçon que je fus. Et pourtant, l'heure venue, c'est lui qui reprendra sa place à la tête de ma vie, rassemblera mes pauvres années jusqu'à la dernière, et comme un jeune chef ses vétérans, ralliant la troupe en désordre, entrera le premier dans la Maison du Père. Après tout, j'aurais le droit de parler en son nom. Mais justement, on ne parle pas au nom de l'enfance, il faudrait parler son langage. Et c'est ce langage oublié ; ce langage que je cherche de livre en livre, imbécile ! comme si un tel langage pouvait s'écrire, s'était jamais écrit.

89. Georges Bernanos, *Les Grands Cimetières …, op. cit.*, p. 229.

90. Isaïe 55, 10-11 : « […] ainsi ma parole, qui sort de ma bouche, ne me reviendra pas sans résultat, sans avoir fait ce qui me plaît, sans avoir accompli sa mission ».

91. *Ibid.*, p. 234.

92. *Ibid.*, p. 304.

> N'importe ! Il m'arrive parfois d'en retrouver quelque accent… et c'est cela qui vous fait tendre l'oreille, compagnons dispersés à travers le monde, qui par hasard ou par ennui avez ouvert un jour mes livres[93].

La préface aux *Grands Cimetières sous la lune* pourrait être lue comme l'« histoire d'une âme » et de sa vocation d'écrivain, suivant le principe éthique et poétique du langage de l'enfance : non pas « parler au nom de l'enfance », qui serait trahison, usurpation « du petit garçon [qu'il fut] », mais « parler son langage », ou encore « laisser parler l'enfant qui n'a cessé de vivre en lui[94] ». Ce « parler en enfant » est un « langage oublié », et Bernanos dévoile ici que l'histoire de son œuvre, et de son style, se résume à la quête de ce langage oublié. Une telle quête est d'abord présentée comme vaine : « imbécile ! comme si un tel langage pouvait s'écrire, s'était jamais écrit », car un tel langage ne relève pas de l'écriture. L'écriture ajoute une médiation supplémentaire entre les mots et les choses : le langage oublié de l'enfance relève de l'oralité. Mais la sincérité de l'intention, qui transparaît dans ce passage lyrique, permet « parfois d'en retrouver quelque accent ». Dès lors, plus que d'un langage de l'enfance, il s'agit d'un « accent » d'enfance, une intonation, une fluctuation de voix qui retrouve, pour un instant, le langage de l'enfant. Et c'est peut-être cette petite voix de l'enfant, incarnée par la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui permet de « faire face » à la catastrophe. Ce serait cette voix que porte l'incroyant dans son sermon le jour de la fête de sainte Thérèse ; cette voix lyrique, à la fois intime et commune, qui s'élève, fragile, dans la poésie mystique de Zinaïda Hippius ; cette « voix du soin en contexte traumatique » qui, quand le sens a été perdu, permet de restaurer la pensée, dans la proximité, l'immédiateté, et la simplicité.

PLURIELLES – UR 24142
Université Bordeaux-Montaigne

93. *Ibid.*, p. 10.
94. Émile Goichot, « J. Maître, … », art. cit., p. 380.